

— Vous n'êtes plus libre ? dit-il.
 — Mais non.
 — Et qui donc vous enchaîne ?
 — Mon mari.
 — Ce que vous dites là n'est point sérieux.
 — Comment ?
 — Vous n'aimez pas cet homme, vous ne pouvez pas l'aimer.
 — Oh ! murmura-t-elle.
 — Eh bien ! si vous ne l'aimez pas, si vous m'aimez...
 — Monsieur Christian, quand je vous ai vu, l'autre jour, dans ma chambre, j'ai senti contre vous un sentiment de colère et de rage.
 — Et pourquoi cela, mon Dieu ?
 — Pourquoi cela ? Ne comprenez-vous point ? Je me disais : Cet homme, qui revient ici par caprice, comme il m'avait quittée, cet homme, c'est lui qui a fait le malheur de ma vie ?
 — Moi ?
 — Oui, le malheur de ma vie, car, sans le dépit que m'a causé votre absence, je ne fusse jamais tombée au pouvoir de ce...
 — De votre *mari*, acheva Christian en appuyant sur le mot.
 Ingénue rougit d'indignation.
 — Eh bien, sérieusement, dit Christian, pouvez-vous, dites, vous croire enchaînée à un homme dont la colère vous empêche de prononcer le nom ?
 — Je suis enchaînée non pas à cet homme, dit Ingénue, mais à Dieu, qui a entendu mon serment.
 — Dieu délire au ciel tout ce qui est mal lié sur la terre, dit Christian.
 — Non, non, dit-elle, vous vous trompez, monsieur.
 — Ingénue, vous n'êtes point mariée à cet homme, c'est impossible !
 — Mais à qui suis-je mariée, alors ?
 — A celui qui vous aime.
 — Non, non, subtilités que tout cela ! Le mal est fait ; je le subirai courageusement.
 — Je ne saurais vous entendre parler ainsi, Ingénue ; vous ne pouvez venir me dire, à moi, que vous êtes la femme d'un homme que je tuerais si son odieux calcul n'eût pas été déjoué par le hasard, d'un homme dont le premier tribunal venu vous séparerait, si la crainte du scandale ne vous empêchait de parler ! Vrai, vous n'êtes pas mariée, Ingénue, ou bien, alors, je le suis aussi, et il n'y a plus sur la terre ni loyauté, ni justice, ni espoir à mettre en Dieu !

Et Christian avait parlé avec tant de véhémence, qu'Ingénue ne put refuser de lui donner la main pour le calmer.

— Madame, lui dit-il, si je savais que vous dussiez vous regarder comme mariée, j'ai là, à mon côté, une épée avec laquelle je délierais le lien qui vous attache ; mais, comme vous n'avez qu'à vouloir pour être libre... comme cent moyens vous sont offerts...

— Cent, dites-vous, Christian ? Citez-en un seul qui me permette de renoncer au mari sans instruire le père, de quitter le mari sans faire parler le monde, d'effacer l'action de cet homme sans supprimer cet homme, et alors je vous demanderais, je vous prierais, je vous supplierais de me donner ce moyen, et de l'appliquer si je n'en avais pas la force.

A l'autre extrémité de la société, Ingénue raisonnait exactement comme le comte d'Artois.

Christian n'eut rien à dire.

Ingénue attendit un instant que Christian lui répondit ; mais, voyant qu'il se taisait,

— Demander une rupture quelconque, c'est demander un scandale ; la demandez-vous toujours, cette rupture ?

— Non, dit le jeune homme, je ne vous demande que de l'amour.

— De l'amour ! mais vous avez tout le mien, Christian ! répliqua-t-elle avec cette terrible naïveté qui embarrassé les hommes les plus hardis ou les plus retors.

— Oui, s'écria Christian, oui, je le crois, je l'espère du moins : mais qu'est-ce que c'est que cet amour que vous m'offrez, si je ne puis en entendre, souvent, tous les jours, l'assurance de votre bouche ? Me recevrez-vous chez vous ?

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Parce que mon père vous verrait.

— Vous avez peur de votre mari, Ingénue !

— Moi ? non.

— Vous ne voulez pas qu'il sache que je vous aime !

— Il le sait.

— Par qui l'a-t-il appris ?

— Par moi-même.

— Comment cela ?

— Je le lui ai dit.

— Mon Dieu !

— Et, s'il en doutait, je le lui dirais encore.

— Alors, je sais pourquoi vous ne me laissez point aller chez vous.

— Je vous l'ai dit.

— Non, vous avez peur que votre mari ne se cache derrière quelque porte, ne m'attende dans quelque corridor, et ne me tue.

— Vous vous trompez, je n'ai point cette peur-là.

— Vous n'avez point cette peur-là ?

— Non, j'ai pris mes précautions avec lui.

— De quelle façon ?

— En lui disant mon plan.

— Votre plan, Ingénue ? fit Christian surpris.

— Oui, au cas où il essaierait de quelque violence, sur vous...

— Eh bien ?

— Eh bien ! je le tuerais !

— Oh ! ma brave Judith !

— Et, comme il sait que je dis vrai, il a peur.

Christian garda un instant le silence, confondu autant que charmé de tant de naïveté et de tant de résolution.

LIII.

AUGER SE REMUE.

Ce fut donc, nous l'avons dit, au milieu de ces agitations, plus ou moins dangereuses, que monsieur Auger commença ses manœuvres.

A lui aussi, le prétexte, et même un prétexte des plus spécieux, ne manquait pas.

Employé chez monsieur Réveillon, il voyait son patron dévoré de la soif d'être électeur.

Réveillon, le fabricant de papiers peints, le type de cette partie ambitieuse de la bourgeoisie d'alors qui voulait succéder à la noblesse, mais qui ne voulait pas que le peuple lui succédât à elle-même, était loin de voir clair dans les rouages compliqués de la machine que faisait, à cette grande époque, tourner la Providence ; et nous disons la *Providence*, pour qu'on sache bien que nous substituons, une fois pour toutes, ce mot chrétien au mot païen de fatalité ; mais cela ne faisait rien à Réveillon, et, pour remplir son rôle dans le grand drame qui se jouait, il agitait ses bras et sa langue comme les autres, et même plus que les autres.

Il ne voyait pas qu'au-dessous de ces cinq millions d'électeurs, nombre qui paraissait fabuleux à une nation sans habitude de l'exercice de ses droits, il ne voyait pas qu'au-dessous de ces nouveaux privilégiés s'agitait bien plus énergi-

Ingénue. — Vol. D. No 17.

quement encore une masse plus active, une masse que l'on ne comptait pas encore, et qui, du moment où elle se compta elle-même, fit pencher la balance révolutionnaire de son côté.

Mais Réveillon, avec sa courte vue, ne se doutait pas qu'il y eût en France autre chose que le roi, la reine, les ministres, les nobles, le clergé, les magistrats, le tiers élu et le tiers électeur.

Erreur profonde, qui fut celle de tant d'autres ayant cependant la prétention d'avoir la vue plus longue qu'un marchand de papiers peints, et qui opéra ce changement des conspirations, que nous avons énumérées tout à l'heure, en révolution.

Auger s'employa donc au service de Réveillon ; mais, comme il voyait plus loin que lui, et que cette classe inférieure dont nous avons parlé n'échappait point à ses yeux perçants, Auger voulut du moins tirer bon parti des circonstances générales où se trouvait la France et des circonstances particulières où se trouvait Réveillon. Sa pensée secrète était de devenir l'associé de ce dernier, pour une part quelconque ; position qu'il ne lui semblait pas impossible d'obtenir de la reconnaissance de son patron, à force de zèle et de services rendus. Tel fut, dès lors, le but de toutes ses manœuvres. Réveillon, sans lui en faire la promesse, sans même lui en parler positivement, s'était plu à lui en laisser concevoir l'espérance. Un pareille perspective ne pouvait que stimuler le dévouement de son principal commis, au point de vue de ses prétentions politiques en même temps qu'au point de vue de ses affaires commerciales.

A partir de ce moment, si l'on eût suivi Auger dans l'emploi de ses soirées et de ses nuits, on l'eût vu s'initiant à tous les complots, à toutes les sociétés secrètes, illuminés, maçons ; un jour, écoutant Malouet et Lafayette au club du Palais-Royal ; une autre fois, écoutant Marat au club populaire de la rue de Valois, et donnant une réplique aux diatribes de Jourdan et de Fournier l'Américain. Dans l'intérêt de Réveillon, Auger, pour être à même de le mieux servir, se tenait ainsi au courant des tendances de tous les partis.

Du reste, en voyant la grandeur des événements qui se préparaient, et qui, d'un moment à l'autre, allaient éclater, Auger avait fini par prendre en pitié sa femme, et ne la tourmentait plus.

Il dédaignait surtout le bonhomme Rétif, dont

les vues philosophiques, si avancées, selon celui-ci, étaient, en réalité, si éloignées de la vérité, selon Auger, qu'elles semblaient à ce dernier la plus puérile et la plus stérile des occupations.

Cependant, l'orage, qui grondait dans les régions souterraines, prenait tous les jours une plus terrible importance.

En ce moment, par exemple, Réveillon, au plus fort de ses affaires, occupait sept ou huit cents ouvriers ; sa fabrique prospérait, sa fortune grossissait ; peu d'années encore lui eussent suffi pour se retirer avec un bien considérable.

Cet honnête homme, vous savez ce que, dans les affaires, on appelle un honnête homme ? c'est celui qui paie scrupuleusement ses billets, à heure fixe, fit-il exproprier sans pitié celui qui ne peut payer les siens ; cet honnête homme, disons-nous, avait la conscience satisfaite : ouvrier sorti des derniers rangs du peuple, il s'était élevé, par son travail et son économie, au rang où il était parvenu.

Il croyait avoir rempli tous ses devoirs d'homme et de citoyen quand il avait caressé ses enfants.

Ce but tout paternel, mais tout égoïste, Réveillon l'avait atteint.

Maintenant, une chose s'était révélée à lui tout à coup : c'est qu'à sa fortune il pouvait joindre un peu de gloire, et cette gloire, s'il pouvait l'obtenir, lui paraissait être l'apogée des félicités humaines.

Or, il voyait dans son élection comme électeur la plus grande gloire à laquelle il pût parvenir.

Car en effet il consacrerait ainsi, par le suffrage de ses concitoyens, cette renommée d'honnête homme qu'il s'était acquise dans le commerce.

La tentation fut si forte, que Réveillon s'en ouvrit un jour à Auger, comme il s'en était ouvert déjà à Rétif.

Quant à Santerre, il avait aisément deviné les projets de son riche voisin.

Si l'amant est clairvoyant au regard de sa maîtresse, l'ambitieux, de son côté, voit clair dans toutes les ambitions qui rivalisent la sienne.

Toutefois, Réveillon n'osa point aborder franchement la question ; il prit un détour.

— Auger, dit-il à son commis, vous faites la paie tous les samedis, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Exactement ?... C'est l'habitude de la maison.

— Exactement.

— Que disent tous nos hommes en recevant leur argent ?

— Monsieur, ils chantent les louanges du patron qui, par ses talents et son administration paternelle, leur a fait ce bonheur.

— Ah ! voilà que vous me flattez, Auger ! dit Réveillon, ravi au fond du cœur.

— Je dis la vérité, répondit Auger affectant la rigide froideur de Caton.

— Eh bien, voyons, mon cher Auger, si vous dites la vérité, dites-la tout entière.

— Interrogez-moi.

— Ai-je des chances pour arriver à l'électorat ?

Auger sourit.

— Monsieur, dit-il, je travaille à cela nuit et jour.

Et Auger sonda, d'un regard habile, le regard de son maître, pour voir l'effet que produirait sur lui sa déclaration.

— Comment ! s'écria Réveillon au comble de la joie, vous travaillez à mon élection, Auger ?

— C'est-à-dire que je parle à tous en votre faveur ; je suis en relation avec bien du monde, et les ouvriers ont tous une influence plus ou moins grande sur quelques électeurs.

— Et m'appuie-t-on ?

— Oui, certainement, mais...

— Mais ? fit Réveillon inquiet. Mais quoi ?

— Vous n'êtes pas assez répandu.

— Dame ! je suis un homme d'intérieur, moi, dit Réveillon ; je vis en famille.

— Il ne suffit pas de représenter les vertus de famille aux états généraux : on suppose que vous nommeriez un député de famille aussi.

— Qui faudrait-il donc nommer ?

— Ah ! monsieur, voilà, dit Auger avec une réserve grosse de mystère.

— Eh bien, parlez, mon cher Auger.

— Monsieur, il faut au peuple des députés du peuple.

— Qu'appellez-vous des députés du peuple ? dit Réveillon avec fermeté, car il était bien entier dans ses opinions, et nous le voyons se dessiner dans l'histoire, peu soucieux de popularité à l'endroit des émeutes.

Auger sentit qu'il allait trop loin ; il avait espéré que l'ambition modifierait la doctrine de son patron.

Réveillon répéta sa question.

— Voyons, dit-il encore une fois, qu'appellez-vous un député du peuple ? Expliquez-vous.

— Monsieur, répliqua humblement Auger, je ne fais pas de politique, moi ; je ne suis pas électeur.

— Eh bien, je vais vous dire, moi, dit Réveillon en s'animant, je vais vous dire qui ferait, à mon avis, un excellent député pour les états généraux.

Ici, le brave fabricant prit une pose d'orateur, et se cambra comme s'il était déjà à la tribune.

— J'écoute respectueusement, monsieur, dit Auger.

— D'abord, reprit Réveillon, j'appelle le roi : Mon maître.

Auger s'inclina en souriant ; jusque-là Réveillon ne se compromettait pas.

— J'appelle la Loi la Souveraine de tous les Français, et la constitution que nous aurons, je l'appelle la loi.

Auger s'inclina encore.

— Maintenant, continua Réveillon, les rouages qui feront fonctionner ces rouages principaux, j'entends qu'ils soient entretenus et respectés comme il convient chez un grand peuple ; je veux qu'un ministre et un commis puissent tous deux vivre de la nation française, comme mes ouvriers vivent de moi en travaillant.

Auger approuva, toujours avec son rire narquois et dissimulé.

— Quant aux prêtres, quant aux nobles, je les fais simples citoyens comme moi ; seulement, j'admets que les uns, tant qu'ils sont à l'église, représentent Dieu, et je ne veux pas qu'on oublie que les pères des autres sont morts pour la patrie.

Nouveau sourire approbatif d'Auger.

Encouragé par ce sourire, l'orateur souffla un moment, pour laisser à sa brûlante improvisation le temps de se refroidir.

— Quant au peuple, continua-t-il en appuyant sur le mot avec précision, quant au peuple, c'est quelque chose qui mérite une définition à part, et je vais vous le définir.

Auger s'appretait à écouter de toutes ses oreilles, car le point principal était celui-là.

— Le peuple, dit Réveillon, c'est la matière première qui sert à faire, dans un temps donné, les imposés comme les imposés servent à faire les électeurs, et les électeurs les députés. Le peuple, ce n'est rien, et c'est tout. Mais, pour arriver à être tout, il lui faut des siècles. Cela

sommeille encore, heureusement ! C'est encore une foule inintelligente et qu'il faut maintenir inintelligente.

Auger sourit de nouveau.

Réveillon s'arrêta, il voulait bien consulter Auger, mais il ne voulait pas qu'Auger eût son avis.

— Avez-vous une objection ? fit-il.

— Dieu m'en garde ! répondit Auger.

— Ah ! dit le marchand de papiers peints, c'est que je l'eusse combattue, voyez-vous, en homme qui a étudié la question, car je l'ai étudiée !

— Je le vois bien !

— Je dis donc qu'il faut ne détruire que peu à peu cette inintelligence de la foule, et voici ma raison...

— J'écoute, dit humblement Auger.

— On n'émancipe le peuple qu'avec de l'instruction ; cette instruction tombe inégalement sur le peuple : elle fait ici des clartés, là des obscurités plus profondes ; enfin, elle occasionne le désordre que les liqueurs fortes produisent sur les sauvages ; ayant bu, ils sont ivres ; étant ivres, ils détruisent et tuent. Je ne crois donc pas qu'il soit possible à des administrateurs honnêtes d'assumer sur eux la responsabilité des premiers désordres qui résulteraient de l'émancipation trop prompte des peuples, désordres qui peuvent être tels, que Dieu seul en connaisse le résultat possible.

Réveillon s'arrêta épuisé, terminant sa péroraison par un geste qui implorait le ciel.

Auger prit un air froid.

— Vous n'approuvez pas, monsieur ? dit Réveillon d'un air étonné.

— Pas entièrement, monsieur.

— Vos raisons ?

Auger laissa se dessiner sur ses lèvres un sourire dont un interlocuteur plus fort que ne l'était Réveillon eût pu comprendre la signification réelle.

— Monsieur, dit-il, loin d'être d'un avis contraire au vôtre, j'abonde dans votre sens. Le peuple, à mon avis... Vous me direz que ce n'est point à moi à donner un avis à un homme comme vous...

— Pourquoi non, monsieur Auger ? Je crois que vous êtes d'excellent conseil.

— Eh bien, reprit Auger, je crois que le peuple a besoin, non-seulement d'être arrêté, mais encore d'être comprimé.

— Ah ! fit Réveillon, et pourquoi cela ?

— Parce que le peuple est ingrat et oublieux.

— C'est bien vrai ! dit Réveillon frappé de cette vérité comme si elle était nouvelle.

— Parce que, continua Auger, le peuple brisé, le lendemain, les idoles qu'il s'était élevées la veille, et que la popularité est, à mon avis, un des plus rapides chemins que l'on puisse choisir pour aller à la ruine ou à la mort.

— Ah ! ah ! fit Réveillon, voyons, expliquez-vous... Cela s'applique à quelqu'un ou à quelque chose, et n'est point une théorie générale.

— Justement ! s'écria Auger. Un exemple : voyez monsieur Santerre !

— Eh bien ?...

— Qu'a-t-il fait, cet hiver, en voyant le froid et la famine faire rage ? Eh bien, il a augmenté le salaire de ses ouvriers.

— Eh ! mais, Santerre en a vingt-cinq ou trente tout au plus, et moi j'en ai huit cents.

— Il en eût eu huit cents, qu'il l'eût augmenté de même. Monsieur Santerre, je suis fâché pour lui d'être obligé de le dire, monsieur Santerre sacrifie à la popularité, ce qui, je crois, n'est pas dans vos intentions, à vous, monsieur Réveillon.

— Non, certes ! Santerre s'est mis contre la cour et les ministres.

— Tandis que vous êtes pour eux ?

— Tandis que je suis et serai toujours pour eux, appuya Réveillon.

— Aussi monsieur Santerre aurait-il des voix... oui, si la populace votait. Tandis que vous, qui avez fait tout l'opposé de monsieur Santerre, qui avez diminué la paie de vos ouvriers, qui avez l'intention de la diminuer encore...

— Oui, certainement. Un ouvrier peut vivre et doit vivre avec quinze sous par jour.

— Tandis que vous, en récompense de ce que vous avez fait, vous aurez les voix de tous les électeurs de votre classe.

— Pardieu ! s'écria Réveillon, je l'espère bien ! Cependant je n'ai point refusé l'augmentation pour flatter mon parti ; je l'ai refusée parce que, conséquemment à mes théories de tout à l'heure, le peuple n'a pas besoin d'être élevé trop tôt au-dessus de lui-même, et que l'argent est un levier puissant pour la paresse et la démoralisation.

— Très bien ! très bien ! s'écria Auger, voilà

une brave profession de foi, et qui vous donnera des voix !

Réveillon, enchanté, serra la main de son caissier, se promettant d'augmenter les gages d'un homme qui comprenait si bien que l'on n'a pas besoin d'augmenter les gages des autres.

L'élection se fit ; elle donna dans toute la France une vie inconnue à cet élément inerte jusque-là que l'on appelait le peuple ; mais, comme toutes les choses qui sont dans les desseins de Dieu, elle trompa les calculs des hommes.

Et cependant, à Paris, on avait pris de grandes précautions.

Un règlement spécial appelait aux élections primaires, non pas même tous les imposés, mais ceux-là seulement qui payaient six livres d'impôts.

Les rues furent encombrées de patrouilles, les centres d'élections entourés de soldats.

On chargea les fusils devant les électeurs écrivant les votes ; ce qui donna aux électeurs une fermeté qui ressemblait à de l'entêtement.

Sur soixante districts, trois seulement renommèrent les présidents désignés par le roi.

Tous les autres furent remplacés.

Encore, les trois présidents maintenus furent-ils sommés de déclarer qu'ils présideraient comme élus du peuple, et non comme représentants de la royauté.

Les campagnes aussi firent de leur mieux : on avait compté sur elles comme élément aristocratique ; elles nommèrent deux cents et quelques pauvres curés, ennemis naturels du haut clergé.

Auger chauffa, comme on dit aujourd'hui, l'élection de Réveillon par tous les moyens qui peuvent développer le calorique de l'opinion.

Seulement, pour faire élire Réveillon par son parti, Auger avait été obligé de rapporter les paroles prononcées par le fabricant de papiers peints, à savoir que le peuple ne devait pas être tiré trop tôt de son intelligence, et que quinze sous par jour suffisaient à un ouvrier pour vivre.

Le parti de Réveillon fut enchanté de trouver cette énergie dans un homme qui répudiait les moyens vulgaires de popularité, moyens que sa fortune lui eût rendus plus faciles qu'à tout autre ; dans un homme qui, sorti du peuple, était le premier à renier le peuple.

Réveillon fut nommé électeur.

LIV.

RÉVEILLON EST INGRAT.

Réveillon était donc parvenu au comble de la joie et de la prospérité.

Et ce succès, il le devait en partie au secret concours d'Auger.

Mais il arriva à Réveillon ce qui arrive à tous les hommes qui montent trop haut. De ce faite d'honneur, il ne vit plus celui qui l'avait puissamment aidé à l'atteindre.

Auger avait rendu ses services, Réveillon oublia de les lui payer. Non-seulement il ne parla point de se l'associer pour une part quelconque dans son commerce, mais Auger s'étant avisé de lui en faire la demande positive, alléguant que, depuis longtemps déjà, il avait placé dans la maison quelques capitaux provenant de ses économies, environ trente mille livres, Réveillon refusa net. Il se borna à lui offrir une augmentation de salaire, et répondit que les fonds versés par lui étaient à sa disposition. Quant à une association, il n'y fallait songer dans aucune mesure.

On comprend, en effet, que l'élévation même de Réveillon au titre d'électeur, élévation à laquelle Auger avait cependant contribué, ne faisait qu'ajouter une question d'orgueil à toutes les difficultés d'une pareille association. Réveillon l'électeur pouvait d'autant moins prendre son caissier pour associé.

C'est ce qu'Auger n'avait pas eu l'intelligence de comprendre d'avance. Aussi fut-il profondément blessé de ce refus, qu'il regarda comme un acte de noire ingratitude.

Il résolut de s'en venger.

Les événements ne pouvaient manquer de lui en fournir tôt ou tard l'occasion.

Tout le monde sait quelle fièvre turbulente agita la France au moment de ces élections ; le bruit ou plutôt la secousse en fut ressentie jusqu'aux extrémités de l'Europe, et pourtant, au centre de la France, il y eut des gens que cette secousse ne réveilla pas.

Dans ses excursions nocturnes, et pour mieux servir l'ambition électorale de Réveillon, Auger s'était lié avec les hommes influents des divers partis et notamment avec Marat. Il lui avait demandé conseil.

Marat donna la consultation en conscience. Consultation étrange :

— Ce Réveillon, dit-il, est un aristocrate pire

que ceux de la noblesse ; il n'a pas les vices des nobles, qui faisaient vivre le peuple, et il a les vertus de sa classe, c'est-à-dire la lésinerie, la surveillance, la défiance, barrières que le tiers-Etat sait jeter entre lui et la démocratie. Selon moi, l'ennemi du peuple aujourd'hui, c'est le Réveillon. Le Réveillon aidera le peuple à saper les trônes, à briser les armoiries, à brûler les parchemins ; plus grand que le peuple, c'est lui qui montera sur les escabeaux pour gratter les fleurs de lys, et écraser les perles des couronnes ; mais quand il aura détruit, il réédifiera : les blasons du noble, ôtés au noble, il se les appliquera ; il se fera des armoiries avec les enseignes de ses boutiques ; le lion rouge deviendra de gueule ! la croix blanche sera la croix d'argent ! A la place de l'aristocratie, de la noblesse et de la royauté, poussera le Réveillon ; le Réveillon se fera aristocrate, le Réveillon se fera noble, le Réveillon se fera roi !

— Mais que faire, alors ? demanda Auger.

— C'est bien simple : détruire ce germe qui sera le Réveillon.

— Mais, dit Auger, ce n'est pas chose facile. Il y a en France cinq millions d'électeurs, tous hommes faits ou jeunes gens ; ils ont dans leur famille autant de jeunes louveteaux tout prêts à passer loups. A qui faut-il confier le soin de les détruire ?

— Au peuple ! dit Marat ; au peuple, qui est assez fort pour tout broyer, soit qu'il y mette le temps, soit qu'il se lève d'un seul bond ; au peuple, qui peut être patient parce qu'il est éternel, et qui est invincible, dès qu'il ne veut plus être patient !

— Diable ! diable ! dit Auger. Savez-vous comment cela s'appelle, ce que vous proposez là ?

— Cela s'appelle la guerre civile.

— Et le lieutenant de police ? et le chevalier du guet ?

— Bon ! dit Marat, croyez-vous donc qu'il soit nécessaire d'aller crier dans les rues : « A bas les Réveillons ! » Ce serait sot et inutile ; le premier Réveillon que vous rencontreriez vous arrêterait. Fort, plus fort est celui qui vit dans un souterrain, et qui lance de là des paraboles comme les anciens prophètes.

— Dans un souterrain ! fit Auger surpris. Est-ce qu'il y a encore des souterrains ?

— Parbleu ! répliqua Marat.

— Où cela ?

— Partout ! Moi, par exemple, je vis dans un